

philippe lacoue-labarthe

la poésie
comme expérience

détroits
CHRISTIAN BOURGOIS ÉDITEUR



**LA POÉSIE
COMME EXPÉRIENCE**

Du même auteur

Chez Christian Bourgois Editeur :

Portrait de l'artiste, en général.
Hölderlin, *L'Antigone de Sophocle*, traduction.

Chez d'autres éditeurs :

Le Titre de la lettre (en collaboration avec J.-L. Nancy), Galilée.

L'Absolu littéraire (en collaboration avec J.-L. Nancy), Le Seuil.

Le Sujet de la philosophie, Flammarion.

Retrait de l'artiste, en deux personnes (avec Fr. Martin), Mem/Arte fact.

L'Imitation des modernes, Galilée.

Nietzsche, *La Naissance de la tragédie*, traduction, Gallimard.

Benjamin, *Le concept de critique d'art dans le romantisme allemand*, traduction, Flammarion.

PHILIPPE LACOUÉ-LABARTHE

**LA POÉSIE
COMME EXPÉRIENCE**

Collection « DÉTROITS »

CHRISTIAN BOURGOIS ÉDITEUR

La collection
« DÉTROITS »
est dirigée par
Jean-Christophe Bailly,
Philippe Lacoue-Labarthe
et Michel Deutsch

© Christian Bourgois Editeur, 1986
ISBN 2-267-00438-0

Pour Claire

AVERTISSEMENT

Ecrite en septembre 1983 à la demande de Jean-Christophe Bailly, la première partie de ce petit livre, « Deux poèmes de Paul Celan », a été publiée dans le n° 5 d'*Aléa*, février 1984. Ce texte, avant sa parution, a été lu à plusieurs reprises comme conférence, aux Etats-Unis et en Allemagne (Université de Tübingen). Les corrections apportées au fur et à mesure de ces lectures expliquent les quelques modifications de la présente version. Chacune de ces lectures — il y en eut quatre au total — a suscité, comme il est de règle, questions et réactions. Celles-ci, toutefois, et d'autres survenues après la parution d'*Aléa*, m'ont incité à revenir sur ce premier travail.

La seconde partie de ce livre, « La mémoire des dates », est à lire comme un post-scriptum, avec sa part — inévitable — de repentir. C'est une « suite » : le premier des textes qui la composent est une tentative de lecture du « Méridien », le discours prononcé en 1960 par Celan à l'occasion de la remise du prix Büchner et qui est pratiquement le seul document de sa poétique. Pour le reste, il s'agit de simples notes, que j'ai délibérément laissées en l'état.

I

DEUX POÈMES DE PAUL CELAN

Élargir l'art ?

Non. Prends plutôt l'art avec toi
pour aller dans la voie qui est le
plus étroitement la tienne. Et dégage-
toi.

« Le Méridien »

Voici deux poèmes de Paul Celan :

TÜBINGEN, JÄNNER

Zur Blindheit über-
redete Augen.
Ihre — « ein
Rätsel ist Rein-
entsprungenes » —, ihre
Erinnerung an
schwimmende Hölderlintürme, möwen-
umschwirrt.

Besuche ertrunkener Schreiner bei
diesen
tauchenden Worten :

Käme,
käme ein Mensch,
käme ein Mensch zur Welt, heute, mit
dem Lichtbart der
Patriarchen : er dürfte,
spräch er von dieser
Zeit, er
dürfte
nur lallen und lallen,
immer-, immer-
zuzu.

(« Pallaksch. Pallaksch. »)

TODTNAUBERG

Arnika, Augentrost, der
Trunk aus dem Brunnen mit dem
Sternwürfel drauf,

in der
Hütte,

die in das Buch
— wessen Namen nahms auf
vor dem meinen? —,
die in dies Buch
geschriebene Zeile von
einer Hoffnung, heute,
auf eines Denkenden
kommendes
Wort
im Herzen,

Waldwasen, uneingeebnet,
Orchis und Orchis, einzeln,

Krudes, später, im Fahren,
deutlich,

der uns fährt, der Mensch,
der's mit anhört,

die halb-
beschrifteten Knüppel-
pfade im Hochmoor,

Feuchtes,
viel.

Ces deux poèmes sont connus : ils ont fait l'objet, chacun, d'au moins deux traductions en français. Le premier, qui appartient au recueil *Die Niemandrose* (1963), a d'abord été traduit par André du Bouchet (*L'Ephé-*

mère 7, repris dans *Strette*, Mercure de France, 1971), avant de figurer dans la version intégrale, due à Martine Broda, de *La Rose de Personne* (Le Nouveau Commerce, 1979). Le second, publié à part en 1968 puis repris dans *Lichtzwang* — paru en juillet 1970, deux ou trois mois après la mort de Celan —, a été traduit par Jean Daive dès 1970 (*Etudes germaniques*, 25^e année, n^o 3) puis, quelques années plus tard, par André du Bouchet (in *Poèmes de Paul Celan*, Clivages, 1978). On ne peut toutefois exclure qu'il existe, ici ou là, d'autres versions de ces poèmes.

Ces deux poèmes, c'est l'évidence première, s'intitulent de noms de lieux : Tübingen, Todtnauberg. Ils ont l'apparence, chaque fois, de commémorer une visite en ces lieux. Mais, et c'est encore une évidence, ces noms de lieux valent aussi, ou même d'abord, pour des noms de personnes. Peu importe ici le trope utilisé : les indications, les citations, les allusions sont parfaitement nettes, et d'ailleurs tout le monde le sait : Tübingen, c'est Hölderlin, et Todtnauberg Heidegger. Et il n'est sans doute pas très utile, j'imagine, d'insister sur les raisons qui peuvent inciter, aujourd'hui (*heute* : chaque poème le comporte), à associer les deux poèmes. Pour quiconque est, vous connaissez ces formules, « en souci de notre époque » et « en mémoire de notre histoire » (de l'histoire européenne), ces deux noms : Hölderlin, Heidegger, sont désormais indissociables. Ils intitulent à leur tour l'enjeu de ce temps (*dieser Zeit*) : un âge du monde, qui est peut-être l'âge du monde, touche à son terme parce que s'accomplit, fermant l'horizon, ce que depuis les Grecs l'Occident philosophique a nommé, de multiples façons, le

savoir. C'est-à-dire la *technè*. Reste alors au non-déployé, à l'oublié ou au laissé-pour-compte dans cet accomplissement même, depuis le commencement sans doute, à se frayer une voie vers un avenir possible. Acceptons de dire que c'est là ce qui relève, comme Heidegger le dit lui-même, de la « tâche de la pensée ». Il lui faut alors, à cette pensée, réinaugurer l'histoire, rouvrir la possibilité d'un monde et préparer, car cela seul pourrait « sauver », l'improbable, l'incalculable venue d'un dieu. Pour cette tâche, peut-être l'art (c'est-à-dire encore la *technè*) et peut-être, dans l'art, la poésie, sont-ils à même de délivrer quelques signes. C'est tout au moins, fragile, ténue, au fond pauvre, l'espérance entretenue.

Mais s'il est inutile d'insister, il ne l'est sans doute pas, en revanche, de remarquer ceci :

1. Une telle pensée, la pensée de l'Histoire, est essentiellement allemande. Elle ne l'est pas exclusivement, mais depuis la fin du XVIII^e siècle elle a été portée, en Allemagne, à une profondeur jamais atteinte auparavant ni ailleurs parce que, entre autres raisons, jamais la question du rapport entre le Moderne et l'Ancien, et de la possibilité — pour un peuple — d'une originalité ou d'une identité, n'a fait autant *question* qu'en Allemagne. Ce qui veut dire avant tout : pour cette « nation » — pour ce peuple —, dans cette langue, tard-venue au monde après le déploiement fastueux, « renaissant », de la romanité européenne, et qui n'a jamais cessé de rêver, sous le prétexte de son étrange proximité à la langue grecque (la langue de l'« origine »), au rapport sans précédent qu'elle se savait capa-